

Un glouton

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 19

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194928>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Quant à moi, fait le régent, je suis en vacances et par conséquent parfaitement libre.

La lettre que Favey venait de recevoir était ainsi conçue :

Mon chair,

Nous ne savons pas si vous êtes encore à Yverdon ou bien en route pour revenir, ça nous est égal. Nous venons de recevoir de la cousine de Lyon une lettre qui nous annonce tout à cou quelle vient de descendre à l'hotet de la Monnaie, à Genève, à proximité de la garre et quelle nous invite moi et la Marienne à aller passer quelques jours avec elle.

Elle n'est jamais revenue en Suisse depuis la mort de son mari, il y a 20 ans, et on ne peut pas lui ça refuser. Elle nous garde une chambre à deux lits pour deux personnes et nous aseptons.

Nous n'avons pas pu nous arranger avec vous pisque vous êtes toujours par voye et parchemin, mais nous avons parlé à la Jeanette de l'Auberge qui vous donnera chaque jour à dinner. Quand au reste vous pouvez le faire vous même, y a toujours à la maison des œuffe et du socisson à la cheminer. Et pour le lait, si tu ne peut pas trère la chèvre qui édzevatte et turlte toujours quand c'est un homme qui la tré, la servante a Sa ai quelle aime bien la tréra. Dailleurs quand vous êtes parti pour Paris pendant plus de trois semaines vous ne vous êtes pas tant inquiété de nous.

Et pi aumoins nous ne cométron pas de ces choses comme les hommes qui ne pensent qu'au mal ; nous reviendrons comme nous sommes naïe.

Notre dépar est ficé à demain... Chacun son tour et nous vous saluons ensemble amicalement tout de même.

ELISE.

(A suivre).

La bastonnade dans les régiments suisses.

Nous lisons dans les *Souvenirs d'un ancien soldat suisse qui a servi en France sous l'ancien code pénal* :

Au mois de décembre 1823, je fis connaître à un recruteur mon goût pour le service militaire. Ce recruteur m'ayant fait la plus belle peinture du régiment Bleuler, je lui dis : « Mais on y donne la bastonnade ? » — Pas du tout, me répondit-il, les Suisses ne donnent pas de coups de bâton ; il arrive très rarement que l'on bâtonne des vauriens. Ces mots ne m'effrayèrent pas.

Après qu'il m'eut promis de me recommander comme voltigeur, je souscrivis sans hésiter la capitulation pour quatre ans. Bientôt je reconnus toute mon étourderie et la fausseté des paroles de l'enrôleur. Déjà dans les premiers jours qui suivirent mon arrivée, quatre individus furent bâtonnés de main de maître, en présence de tout le régiment, sans qu'aucun eût commis la moindre infidélité. Le grenadier Walder reçut cent coups de bâton, le grenadier Schmidlin cinquante, tous deux pour

avoir pris part à une querelle ; le musicien Zwiki cinquante, pour avoir *raisonné*, et le voltigeur Weber vingt-cinq, pour être allé chercher du vin *dans une rue défendue*.

— Ce sont là des actes arbitraires du chef, murmurai-je doucement à l'oreille de mon voisin ; punir d'une manière aussi déshonorante des Suisses libres, des républicains !

— Point du tout, me répondit-il ; cette punition est indiquée dans le Code pénal de la Confédération, car on pense que la discipline fleurit mieux sous le bâton du caporal.

Sans m'expliquer plus longuement sur l'inconvenance et l'infamie d'un pareil traitement, je fis seulement observer que depuis 1815 on ne donnait plus la bastonnade en Prusse, et qu'en France cent mille soldats n'ont jamais connu les coups de bâton.

Jean MARTIN,

Anc. fusilier, comp^{te} Fréd. Dumelin.

Un glouton.

Durant la période suédoise de la guerre de Trente-Ans, on raconte qu'un paysan bohémien se fit admettre dans la tente du roi de Suède, qui pour lors assiégeait Prague, sous prétexte de lui procurer le divertissement délicat de dévorer en sa présence un cochon de la plus forte taille.

Le général Koenigsmarck, l'un des plus brillants officiers de Gustave-Adolphe, était présent à la réception, et se permit de plaisanter le solliciteur. Celui-ci en marqua aussitôt sa mauvaise humeur en lançant au général un regard féroce ; puis se retournant vers le roi, il ajouta :

— Si Votre Majesté voulait persuader cet honnête gentilhomme de retirer *seulement* ses éperons et son épée, je me chargerais volontiers de le manger d'abord. Après nous passerions au quadrupède.

La chronique ajoute que le rustre faisait en parlant ainsi des grimaces et des contorsions de mâchoire tellement effrayantes que Koenigsmarck, si brave sur le champ de bataille, s'empressa de battre en retraite ; mais elle ne dit mot de ce qu'il advint du cochon ni du paysan.

Lo saocesson dè Bologne.

Vo sédè bin que l'est què dâo saocesson dè Bologne ? C'est dâi grands saocesson qu'ont bin 'na bouna demi-auna dè long, mâ que ne sont pas asse épais qu'on boutefat, et que faut copâtant minço po que saî bon, que l'ein faut bin dou âo trâi bocons po n'a bouna moocce. Y'ein a que diont qu'on lè fâ avoué dè la tsai dè bourisquo et dè mulèt, n'ein sé rein.

L'autro dzo, dou gaillâ qu'on a su ein

après être dâi chenapans, eintront dein 'na boutequa po fèrè état d'ein atsetâ. Quand lo boutequi lâo z'ein a z'u met on part su la trabilia, ion dé stâo lulus, que volliâvè fèrè son farceu, ein eimpougnè ion, que fourrè ein travai dézo son bré coumeint y'ein a que mettont dâi iadzo lâo bâton, et fâ âo marchand :

— Diéro cé saocesson ?

— Diéro ! lo faut pèzâ po savâi cein que y'ein a.

— Sein lo pèzâ, diéro lo fédè-vo, ôtu-bôtu ?

— Mâ ne veindo pas ôtu-bôtu, ye vu savâi cein que veindo.

— Eh bin qu'est-te que cein vo fâ ! A l'hadzâ, diéro ein volliâi-vo ?

Lo boutequi sè peinsâ ein li-mémo que l'ein avâi dza copâ on bet et que poivè bin ein restâ trâi âo quatre livrès, et lâi fâ :

— Eh bin chix francs cinquanta !

— Coumeint chix francs cinquanta ! vo vo fotè dè mè ; y'ein a pas po trâi francs !

— Dâo diablo que y'ein a pas po trâi francs ! Bailli mè cein, que lo pèzéyo ?

— Ah l'est dinsè, fâ lo gaillâ, eh bin râva po voutron saocesson ! n'ein vu rein.

Et lo retsampè su la trabilia et tracè frou avoué son compagnon.

Quand sont lavi, lo boutequi preind lo saocesson et restè tot ébaubi quand vâi que lo bet est venu petit.

Adon chàotè frou, criè on garde-police que passavè, lâi montrè lè gaillâ qu'aviont couâite dè caminâ et lâi contè l'af-fèrè.

La police sè met à lâo trossès, lè racrotè, et m'einlévinè s'on ne tràovè pas dein lo pantet dè veste dè ion dè elliaò chenapans on bet dè saocesson dè duè livrè. Tandî que lo pandoure distiutâvè avoué lo marchand, avoué lo saocesson dézo son brè, l'autra tsaravouâ que verounâvè pè derrâi son compagnon, avâi saillâi son coutè et einmottâ lo bet que saillèssâi pè derrâi.

Coumeint bin vo peinsâ, lè dou cocardièrs ont étâ menâ âo pousto.

Une amusante expérience sur la différence de densité des liquides.

— Prenez deux verres à pied, en cristal, après vous être assuré que les bords en sont bien rodés, bien réguliers pour être appliqués l'un contre l'autre. Remplissez complètement l'un d'eau, l'autre de vin. Cela fait, déposez sur le verre qui contient de l'eau une carte de visite un peu résistante et, en appuyant légèrement dessus avec le plat de la main, retournez vivement le verre sens dessus dessous. Si l'opération a été bien conduite, la carte doit adhérer entièrement et maintenir l'eau, en vertu du phénomène de la pression atmosphérique. Posez ensuite avec délicatesse le verre